

Henri Thomas

Poésies



Préface de Jacques Brenner

nrf

Poésie / Gallimard

Ce volume,
le cinquante-sixième de la collection Poésie,
a été achevé d'imprimer
le 3 avril 1970
sur les presses de l'Imprimerie Firmin-Didot

Imprimé en France
N° d'édition : 15019
Dépôt légal : 2^e trimestre 1970. — 4102

COLLECTION POÉSIE

HENRI THOMAS

Poésies

Travaux d'aveugle

Signe de vie

Le monde absent

Nul désordre

Sous le lien du temps

PRÉFACE

DE JACQUES BRENNER

The logo for the publishing house NRF (Nouvelle Revue Française), consisting of the lowercase letters 'nrf' in a stylized, cursive script.

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1970.

BLOCS D'EXPÉRIENCE

Avez-vous lu les très singuliers récits d'Henri Thomas qui s'appellent La Nuit de Londres, John Perkins, Le Promontoire ou La Relique? Ce ne sont pas du tout ce que l'on appelle des romans poétiques : l'auteur semble avant tout soucieux d'exactitude. La poésie lui est donnée de surcroît. D'où vient-elle? Elle est peut-être la récompense d'une attention passionnée au réel.

Tout est parfaitement réaliste chez Thomas prosateur : comme jadis Nerval, il ne craint personne pour l'acuité et la netteté de l'observation, mais il arrive que l'extrême précision des notations métamorphose personnages, objets et paysages. Nous reconnaissons très bien notre monde et nous découvrons en même temps un autre monde, caché dans celui-ci, et que l'art de l'auteur fait soudain apparaître.

Ce don de double vue — voir les choses comme chacun et comme personne — est sans doute le don même du poète.

L'objet que je vois n'apparaît qu'à moi,
N'est-il pas mon bien, ma pleine mesure?

La question pourrait être également posée par un peintre. Le poète et le peintre nous donnent à voir ce qu'ils furent seuls d'abord à percevoir. Ils peuvent parfois se défendre de faire appel à l'imaginaire : les richesses du réel leur suffisent. Ils nous les révèlent.

Il n'est pas nécessaire d'écrire en vers pour être poète. Toutefois, Henri Thomas définit la poésie comme le point le plus sensible de la littérature et c'est par des poèmes qu'il débuta dans les lettres.

Ses premières poésies furent publiées dans la revue Mesures, en 1938, par les soins de Jean Paulhan. Les quatre recueils dont on trouvera l'essentiel ici parurent entre 1941 et 1950. Depuis, quelques poésies ont paru dans des revues, la plupart recueillies dans Sous le lien du temps, en 1963. D'autres, plus récentes, sont imprimées ici pour la première fois.

C'est un bien curieux livre que Sous le lien du temps qui mêle poésie et prose. La prose est représentée par un choix de pages de carnets distribuées sous un certain nombre de rubriques, baptisées « thèmes ». « Qui d'autre que moi s'apercevra que ces pages atteignent la perfection ? » me disait drôlement Jacques Chardonne, émerveillé par leur écriture aussi simple que savante.

La question que je me posais pour ma part concernait les rapports qui peuvent exister entre une page de journal et un poème. La page de journal est un reflet immédiat du réel, dont le poème est la transposition musicale et imagée — matérialisation d'un moment privilégié, disons mieux — cristallisation de tel moment ou de plusieurs moments de même nature. Cette cristallisation ne se produit pas toujours sous le coup d'une illumination. Plus souvent, elle se fait lentement et l'inconscient y collabore. Henri Thomas a parlé de blocs d'expérience qui se réduisent en « formes nécessaires et singulières, complices des yeux (du lecteur) ».

Les conditions qui doivent être réunies pour la naissance du poème ne sont pas toujours les mêmes. Il peut

s'agir de cet état de « bonheur confinant à la torpeur » — d'où sont sorties les chansons de Signe de vie — mais aussi de cet apaisement que l'on connaît quand les phénomènes de la vie, et les événements de notre propre existence, paraissent s'ordonner suivant des lois que révèle le langage. On est provisoirement sauvé ou justifié; on se trouve brusquement au-delà des catégories du bonheur ou du malheur.

Vous connaissez ces baraques de tir à la foire où le bon tireur, visant dans le mille, immobilise les pantins animés. Ainsi le poète va-t-il arrêter le temps et fixer la fugace réalité :

L'image dérobée
au tourbillon de vivre
sur la scène spirituelle
s'immobilise...

écheveau du temps
jamais débrouillé
gare à l'éternel instant
ton fil sera consumé.

Ainsi la poésie, en images pures, prétend soulever le rideau du temps et dévoiler des morceaux d'éternité. C'est façon de parler : Henri Thomas a intitulé Boniment le poème dont nous venons de citer quelques vers. On passe du moins à un réalisme mythique qu'illustrent bien, dès Travaux d'aveugle : Galop d'Esther, Wolfram ou Message du bonhomme de neige, parfaits exemples d'évidences poétiques.

Le poème dépasse le prétexte qui lui a donné naissance et sa réussite dépendra de son pouvoir de suggestion.

Les formes du poème ne sont pas seulement complices des yeux du lecteur, elles le sont de son oreille. En ce sens, le poème n'est pas immobile et toute la sensibilité du poète le fait vibrer :

Poème, mausolée
des formes mortes,
je ferai bouger tes portes
comme feuille au vent d'été.

S'il a utilisé le vers libre aussi bien que les vers réguliers, Henri Thomas n'a jamais sacrifié les rythmes à l'image. Il reste par-là fidèle à une tradition : c'est sa musicalité qui donne des ailes au poème.

Dans La Chasse aux trésors, Henri Thomas a souligné quelques aspects de l'œuvre de Verlaine qui nous semblent dans la ligne de ses recherches personnelles. La poésie de Thomas — pas plus que celle de Verlaine — n'est une mise en question du fait poétique lui-même, mais « la querelle cherchée au monde et le défi (...) y mettent cet élément d'insécurité qu'un poète doit affronter s'il veut être le voleur d'étincelles dont parle Corbière ».

Dans une autre étude de La Chasse aux trésors, Henri Thomas note que les formes poétiques régulières ne sont d'ailleurs nullement comparables à un style d'époque : « Le mètre régulier représente une possibilité du langage, une mesure à trouver à neuf, et non pas un modèle : une invention à même le langage ou rien du tout. » Si l'on veut bien considérer que les vers libres d'aujourd'hui sont la plupart du temps de la prose disposée en lignes inégales, on dira que la poésie nouvelle se manifeste le plus souvent à travers des formes anciennes : ce qui importe, c'est que le poète les modifie de l'intérieur, en les pliant aux inflexions de sa voix unique.

La voix d'Henri Thomas, on ne cesse de l'entendre en lisant ses poésies. Une voix aux modulations changeantes, mais toujours reconnaissable. Certains poèmes de Travaux d'aveugle sacrifient encore à un lyrisme adolescent :

Adieu, je suis poussé vers d'étranges contrées...

Le même thème, souvent repris, s'enrichit et devient dans Nul désordre :

Les fleurs là-bas sous la lune reviennent,
La vague traîne un filet d'or, un phare
Scintille au fond de la vie ancienne,
Une main folle a défait mes amarres.

Les recueils de poésies d'Henri Thomas se sont succédé parallèlement à son œuvre de prosateur. On distingue, dans les poèmes comme dans les récits, un cycle vosgien, plusieurs cycles parisiens, un cycle corse, un cycle londonien, et ainsi de suite (un poème apparaît comme l'amorce d'un cycle américain). Le goût des voyages, de la mer et des îles, apparaît comme une constante. Thomas ne sera jamais un homme en place. Il aime trop bouger. Il a toujours éprouvé le besoin physique et moral de marcher : « Il n'est pas possible que la marche apporte à chaque pas des objets captivants, a-t-il écrit, du moins elle apporte le mouvement qui est la condition de leur apparition. »

Ses poésies sont comme des jalons le long d'une route aux détours imprévus. On y voit la grande image lyrique voisiner avec le détail familier, la fantaisie avec le drame, la tendresse avec la colère, l'humour avec la mélancolie. La tentation de la déraison est souvent proche, mais toujours des « paroles dorées » viennent donner aux aventures du poète « quelque ombre de sens ».

Jacques Brenner

DEUX ÉTAPES

A Jean-Jacques Duval

Il est toutes sortes de conditions préalables à la naissance simultanée du poète et de son poème. Je voudrais seulement saisir un certain point de cette éclosion, le plus facile peut-être à décrire, ou tout au moins à imaginer. Ce point, c'est celui où un homme se met à regarder ce qui s'offre à lui avec un plaisir confinant à la torpeur. Il s'est établi à cet instant entre ce groupe d'arbres, ce fleuve, ces maisons irrégulières et cet homme, un rapport tel que l'homme souhaite qu'il se maintienne le plus longtemps possible; il envisage aisément d'y consumer sa vie, dans une joie excessive. Le courant du langage qui passe par cet homme a rencontré le courant de la réalité sensible; dans le monde figé, une espèce de débâcle printanière se produit (moi c'est en automne), et l'eau qui allège et fait vaciller toutes choses est le langage, ou plutôt réalité et langage se sont mutuellement émus.

Sans doute la glace est prompte à reprendre, et elle peut durer longtemps, mais dès l'instant où l'homme a connu cette rupture, cette solution du réel, il existe

pour lui une échelle de valeurs à laquelle il est contraint de se référer pour se juger soi-même et les travaux de sa vie. Elle peut rester inexprimée, elle n'en est pas moins présente.

On pourrait aborder utilement la poésie par son côté formel, comparer son importance, sa place actuelles avec celles d'hier, observer les métamorphoses du poème en prose, la dissolution assez rapide de la prosodie ancienne, toute égards envers l'auditoire, fête à plusieurs, d'où le poète moderne s'exile pour exister seul, c'est-à-dire, sous peine de crever, avec tout et tous. Mais je crois qu'il est difficile à un poète d'adopter ce point de vue, car l'état vers lequel il tend est précisément celui où tous les points de vue sont abolis dans le bonheur d'exister surabondamment. Il me semble quelquefois que c'est en moraliste que je voudrais parler de la poésie. Je définirais alors l'état générateur de poésie comme celui de la plus haute liberté ou de la soumission absolue, où l'homme est sans dettes envers le réel, envers ses semblables, où les choses ne sont vraiment plus qu'apparence. Autant que Rimbaud, le Tao nous persuade : *Je ne sais plus de qui je suis le fils ; il me semble que j'existais déjà avant les légendaires Empereurs*. Ici parvenu, les mots acquièrent un prix singulier, d'autant plus grand que la joie ou la sagesse qui les met ensemble les choisit plus humbles, plus hagards ; à la limite on s'en passerait — si l'on était seul sur la terre.

Je cherche et j'ai trouvé des poèmes au bord de la mer, comme on cherche des fragments de bois ou de pierre étonnamment travaillés et polis par les flots. Ces poèmes résultent eux aussi du long travail, du long séjour de quelque chose dont l'origine, la nature première m'échappent (comme je ne saurais dire d'où viennent ce galet, ce poisson de bois lourd), dans un milieu laborieux qui est moi-même — conscience ou inconscient continuellement en mouvement. Les plus gros blocs d'expérience doivent à la longue s'y réduire en formes nécessaires et singulières, complices des yeux (du lecteur).

*

Il m'est arrivé de retrouver la poésie, après des mois de silence. Mais, écrivant de nouveau des poèmes, avec quoi étais-je de nouveau en contact et communication, en dehors d'un certain langage imagé et rythmique ?

Le rythme ainsi que l'apparition des images sont liés à un certain état du corps (alors que le raisonnement en est relativement indépendant). Chez moi cet état est